

modités de la vie qui n'y manquent pas. J'ai moi-même apporté de ce blé, d'une belle qualité, pour le semer dans ce District, et quoique je n'aie pas encore trouvé l'occasion de le faire, je m'attends à avoir plus tard, dans le résultat, la confirmation de la croyance que les grains apportés des climats froids dans un pays plus chaud ont une croissance plus rapide et viennent généralement mieux. Revenant à la mouche hessoise, le seul préventif direct qu'on ait annoncé, est de semer de la chaux en poudre sur l'épi lors de la floraison, temps où l'insecte dépose ses œufs dans la fleur naissante. C'est comme topique seulement que cette chaux peut agir, et l'efficacité du moyen est contestée. Mieux vaut s'abstenir de semer du blé, comme on l'a fait, et lorsque le mal est sur son déclin, ne cultiver comme on l'a fait aussi, que des variétés précoces pouvant se semer tard et ne venant à épi qu'après l'époque ordinaire des ravages de la mouche. La variété appelée blé blanc, recherchée avec empressement par les cultivateurs dans les derniers temps, a rendu trop de services pour la passer sous silence. Cependant son produit n'est pas très considérable; la farine en est plus sèche et moins blanche, et quoiqu'il ait passé dans le commerce comme les anciens blés du Bas-Canada, les consommateurs ne manqueraient pas de se plaindre s'il formait à l'avenir le fonds de notre exportation. Il sera donc avantageux d'y substituer le blé de la Montagne Noire, dont les cultivateurs pratiques qui l'ont essayé, se louent universellement; on approuve également le blé de Sibérie, appelé aussi blé d'Asie et blé chinois. L'on s'est assuré qu'ils sont peu sujets à la rouille. Quant à la mouche, je pense qu'ils n'en sont garantis que par l'époque tardive où on les sème; du moins, semés de très bonne heure, ils ont en quelques cas subi le sort commun. Les marchands, les hommes de profession, tous ceux qui voient habituellement les habitans des campagnes, devraient se procurer ces nouvelles variétés, pour les distribuer par petits échantillons à des cultivateurs intelligents. La modique dépense qu'il faudra faire à cette fin, ne sera pas une objection pour ceux qui savent que le blé est, à cause de son débit constant et assuré, et de son prix plus considérable sous de moindres poids et volumes, le plus profitable et peut-être le seul profitable des grains avec lesquels le cultivateur peut faire de l'argent, c'est-à-dire, réaliser un surplus qui profite aux autres classes, comme nous l'avons vu. L'on a depuis peu cultivé avec succès dans le District de Québec, le blé d'automne, oublié dans le Bas-Canada. L'essai mérite d'être continué. J'ignore si l'époque de sa floraison le fait échapper à la mouche. Enfin avant d'abandonner le sujet des variétés à préférer ou à essayer, je dirai un mot du blé de Russie, proprement dit, sur lequel des essais en petit ont été fait l'an dernier. On l'a semé comme grain de printemps, et c'est un blé d'automne, ou du moins, s'il ne l'est pas, on devrait le traiter comme tel en ce pays. Nos hivers ne sont peut-être pas moins froids que ceux des régions où il est acclimaté, mais nos étés sont plus secs et plus chauds, et quant au blé en question semé ici le printemps, l'effet est le même que si nous avions un climat plus méridional, le même qu'on a observé lorsqu'on a transporté les céréales usuelles de la zone tempérée dans les régions intertropicales. La feuille pousse avec une vigueur considérable, mais l'épi ne se forme pas. Nous ne pourrions donc bien connaître la valeur pour nous de ce blé de Russie que lorsqu'il aura été assujéti à un semis d'automne.

En qualité, notre blé se déprécie par son manque de netteté. Les avoines et autres grains inférieurs qui y sont mêlés, les mauvaises herbes de même, se propagent dans une progression plus divergente, et finissent par l'emporter dans une semence que l'on n'épure jamais. Ajoutez que les vesces et jargeaux mûrissent les premiers, s'égrènent d'eux-mêmes, et repaissent la seconde année après les labours et hersages, étant demeurés inertes durant l'année intermédiaire, appelée *pacage* dans notre assolement biennal, si défectueux pour un sol qui n'a plus toute la fertilité des terrains défrichés nouvellement. En attendant que cet assolement soit amélioré par le semis de graines de foin et de trèfle avec les grains et par la culture plus étendue des pommes de terre et autres plantes saclées, nous devons recommander aux cultivateurs de semer des grains nettoyés par tous les moyens possibles, le choix des épis dans les gerbes, le criblage, le moulin à brosses, et même l'épluchage à la main par les femmes et les enfans dans les longues soirées d'hivers. Apprenons à nos concitoyens que c'est une grande erreur de dire que la terre pousse d'elle-même les plantes nuisibles et les vesces en particulier; substituons y la connaissance du fait que surtout les graines de ces dernières, ensouées à une plus ou moins grande profondeur par le remuement des terres ou par le piétinement des animaux, s'y conservent indéfiniment jusqu'à ce qu'elles se trouvent dans un milieu plus favorable eu égard à la division de la terre et aux agens atmosphériques.

L'on connaît en Europe une opération que l'on appelle la déchaumage, qu'on pourrait essayer ici. C'est le grattage de la surface aussitôt après l'enlèvement des récoltes, au moyen de herse de fer ou de scarificateurs, à une profondeur peu considérable, pour faire germer les mauvaises graines dont la plante périt ensuite par l'hiver ou par le labour d'automne. Quand, la seconde année, l'on voudrait avoir du pacage, on perdrait ainsi, il est vrai, ce qu'on appelle l'herbage de la terre, c'est-à-dire, ce qui repousse pêle-mêle après une récolte de grains; mais l'on pourrait sur ce déchaumage semer du trèfle et autres bonnes plantes fourragères qui résistent à l'hiver. Tout compté, l'on n'aurait pas perdu son travail.

Si nous pouvons réagir sur l'espèce et la qualité de nos grains, nous avons encore plus en notre pouvoir quant à la quantité. Donnons l'idée, comme premier pas dans l'art des assolomens et du nettoyage de la terre, des cultures

et des pratiques indiquées ci-dessus, et d'autres meilleurs; faisons venir comme modèles des instrumens d'agriculture améliorés; choisissons parmi notre excellente race indigène de bêtes à cornes, les individus qui devront nous fournir les meilleures vaches laitières; faisons venir du dehors des animaux de boucherie, des moutons, des cochons meilleurs que les nôtres; recommandons un meilleur dessèchement de nos gibiers, et ensuite l'essai de la chairue à sous-sol qui se répand avec succès en Angleterre et dans les Etats-Unis. Imitons l'exemple que vient de donner la ville de Brockwellé dans le district de Johnstown, Haut-Canada, où des citoyens ont formé une société mercantile-agricole, non pour suivre l'ancien usage de récompenser ce que la routine produit de mieux, mais dans la vue d'améliorer et de perfectionner les produits, en se mettant en rapport avec les campagnes pour y répandre les connaissances moins par des paroles que par des dons de divers moyens de progrès, fruits d'une généreuse libéralité.

Ce que je dis plus haut du blé, s'appliquera plus ou moins aux autres grains que nous pouvons exporter également, ou qui, consommés par nous, nous permettront d'exporter le blé. Plusieurs autres produits de l'industrie agricole sont maintenant exportés des Etats-Unis en Angleterre, où ils trouvent des acheteurs; pourquoi n'en pourrions-nous faire autant qu'eux? L'on a acquis la certitude que la graine de mil et de trèfle crue dans le Comté de Mégantic, à Rawdon, et ailleurs, pouvait soutenir toute concurrence; le houblon vient bien sur notre sol; nos pommes si renommées ne craindraient pas la comparaison; le cidre qu'on en fait à Lachine et dans la Paroisse de Montréal est également apprécié.

Le lin que l'on cultive pour en faire de la toile de ménage, produit une graine qui se ressent du semis trop serré et de l'arrachage précoce; on pourrait semer cette plante uniquement pour la graine, comme l'on fait aussi maintenant dans les états voisins. Notre tabac canadien, bien conditionné, n'aurait-il pas ses partisans au dehors comme au dedans? Lorsque les patates ou pommes de terre sont à quinze sols le minot l'automne, ne pourrait-on pas les exporter aux îles et ailleurs? Ne pourrait-on pas augmenter la culture des oignons, dont les paroisses de l'Assomption et de Beauport entr'autres se trouvent si bien?

Il est une autre culture, celle du chanvre, que les besoins de la marine rendent importante pour la métropole. Aussi n'a-t-on pas cessé d'y appeler l'attention. Le résultat de l'expérience est que la production est facile, mais que le rouissage et le teillage ne peuvent se faire par les petits propriétaires avec économie et perfection. L'on devrait donc essayer ou la grande culture, ou l'achat du chanvre sur pied ou au voyage, dans quelque localité choisie et tenter la préparation au moyen de machines convenables et d'une main-d'œuvre différente de la famille du producteur. Si des moyens se trouvaient disponibles à cet effet, l'on n'en pourrait confier l'application à personne, mieux qu'à mon ami M. Edmundson, Editeur du Cultivateur de Toronto, agriculteur pratique, qui s'est occupé de ce sujet à ses propres frais avec un zèle tout particulier. Ou bien trouvant plus près, nous pourrions en charger notre agriculteur rétro, M. William Evans, dont le journal anglais et français, ainsi que cité plus haut, mérite d'être encouragé et universellement répandu.

A continuer.

LETTRES D'UN ECCLÉSIASTIQUE CANADIEN,
voyageant à l'étranger,
ADRESSÉES A SON FRÈRE, DE QUÉBEC.

Paris, 24 août 1844.

Cher frère, — J'espère que la famille éprouve du plaisir à lire mes lettres; c'est d'ailleurs quelque chose de si naturel que le plaisir qu'éprouve une famille à recevoir des nouvelles d'un de ceux qui la composent, surtout quand ce quelqu'un est jeté par les accidents du voyage à la distance de 14 cents lieues. C'est pour répondre à un sentiment si beau et si louable que je me fais un devoir et tout en même temps un délice de continuer ce que j'ai déjà commencé à t'écrire, le détail de tout ce qui m'est arrivé d'intéressant depuis le moment où je t'ai appris la mort de l'évêque de Nancy. Pour avoir une idée juste de la ville de Paris, il faut que le voyageur se transporte à Fontainebleau, à Versailles, localités où se trouvent des palais royaux, dignes des grands princes qui les ont construits et habités, et qui, par leur proximité de la capitale, semblent s'identifier avec les mille et un édifices grandioses qui y sont l'admiration des étrangers. Fontainebleau est un paradis terrestre; St. Louis y a séjourné, ainsi que Henry IV et tous les autres rois de France. Qu'il a été vil l'intérêt que m'a inspiré la vue des appartements habités pendant 18 mois par Pie VII que Bonaparte y tenait prisonnier! Ces appartements tout brillants d'or qu'ils sont, eurent cependant peu de charmes pour Sa Sainteté qui y vivait comme n'y vivant pas; ses pensées étant toutes entières à Rome, la ville chérie de son cœur. Les alentours de sa riche prison, quoique si beaux, ne le virent jamais; il ne descendit qu'une seule fois les degrés; ce fut le jour où lui fut remise la note impériale qui lui annonçait la fin de son long exil et son retour prochain dans sa ville capitale. Je n'ai qu'à me rejouer de l'accueil amical que j'ai reçu du curé de Fontainebleau et d'un de ses vicaires. C'est un témoignage que je dois rendre au clergé français; il est vraiment sympathique, expansif; il est plein d'égards et de complaisances pour les étrangers, et surtout pour les Canadiens, sans doute à cause de notre identité d'origine, de mœurs et de langage. Comme je crois avoir déjà parlé de Fontainebleau dans une de mes lettres, je n'en dirai plus rien, pour passer à Versailles où j'ai fait une intéressante excursion. La